

Le documentaire qu'on aime

Rencontres internationales du documentaire de Montréal.

Entretien avec Roxanne Sayegh, directrice générale, et Charlotte Selb, directrice de la programmation

Éric Perron

Volume 31, numéro 4, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70056ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

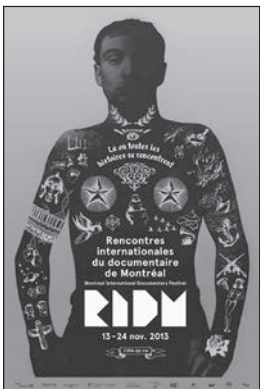
Perron, É. (2013). Le documentaire qu'on aime : rencontres internationales du documentaire de Montréal. Entretien avec Roxanne Sayegh, directrice générale, et Charlotte Selb, directrice de la programmation. *Ciné-Bulles*, 31(4), 26-35.



Charlotte Selb et Roxanne Sayegh — Photo : Éric Perron

Le documentaire qu'on aime

ÉRIC PERRON



Depuis leurs débuts, les Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM) se sont imposées comme le meilleur événement cinématographique québécois. Orientation réfléchie, programmation rigoureuse, organisation efficace, les qualités du festival ne manquent pas. Et puis, soudainement (sans vouloir diminuer les efforts), le merveilleux est devenu... feux d'artifices lors d'un changement de garde, il y a quelques années. Quand Roxanne Sayegh, arrivée à la direction générale en 2010, parle, les mots se bousculent, elle mitraille une douzaine d'idées de développement à la minute. Visiblement, son énergie explique la métamorphose des RIDM. À ses côtés, Charlotte Selb, dans l'équipe de programmation depuis 10 ans (qu'elle dirige depuis 3), contribue à la crédibilité de l'organisation par des sélections solides. Les deux ont un amour communicatif pour le documentaire d'auteur. État des lieux d'un organisme qui améliore le monde.

Ciné-Bulles: Depuis trois ou quatre ans — ce qui correspond avec votre arrivée à la direction de l'événement, Roxanne Sayegh — les RIDM se sont complètement métamorphosées. Il se dégage du festival un réel dynamisme. Qu'avez-vous fait des RIDM?

Roxanne Sayegh: C'est gentil de se faire dire ça. Étant donné que je suis arrivée il y a trois ans, ma perspective est différente de celle de Charlotte. C'est peut-être mieux que tu commences puisque tu as une vue plus large, tu es là depuis 10, 12 ans. Je pourrai ensuite compléter.

Charlotte Selb: Je suis d'accord avec votre point de vue. C'est vrai qu'il y a eu une explosion dans les trois ou quatre dernières années. De l'interne, j'ai vu ça grossir doucement, année après année : augmentation du nombre de films, du nombre de spectateurs, mais sur une séquence régulière, pas de façon exponentielle. Puis, au cours des dernières années, on a senti que d'un coup, le festival prenait beaucoup d'ampleur, notamment sur le plan international. Je pense que c'est dû au fait qu'on voyage beaucoup plus qu'auparavant, qu'on fréquente plusieurs festivals chaque année. Ce qui contribue à un partage d'expertise qui nous aide énormément dans notre travail de programmation.

Roxanne Sayegh: Je peux apporter un complément peut-être... Quand j'ai pris la direction des RIDM il y a trois ans, je revenais d'un long séjour de huit ans à l'étranger. Au moment de mon départ, à 20 ans, j'étais encore étudiante en sciences politiques. Au Mexique, j'ai terminé mes études avant de commencer à faire des stages dans le milieu du documentaire, dans la distribution de films. J'ai aussi travaillé pendant trois ans pour un festival de documentaire. À mon retour à Montréal, en me joignant à l'équipe des RIDM, il a fallu que je fasse un *reset* à zéro. Je croyais que mon expérience mexicaine allait me servir au quotidien, mais les différences entre les deux événements étaient nombreuses. Le festival pour lequel j'avais travaillé s'échelonnait sur trois mois et sa programmation comprenait une centaine de films que nous présentions dans 15 villes, on allait dans les coins les plus reculés du Mexique. Et puis là, je rentre à Montréal et j'intègre un festival qui dure 12 jours, ayant une toute petite équipe et devant manœuvrer avec un budget très limité.

Je suis arrivée quatre mois avant ma première édition. Charlotte venait d'être nommée directrice de la programmation, j'arrivais comme directrice du festival, c'était une nouvelle équipe en quelque sorte. Et bien que les RIDM jouissaient d'un passé solide, on avait tout à prouver. Il était important que je puisse m'appropriier l'événement, je devais le faire mien, me sentir engagée pour avoir envie de le porter à bout de bras, le plus loin possible. Cela dit, je souhaitais poser un regard critique sur ce qu'était l'organisation et le festival alors. N'étant pas présentes à Montréal les années auparavant, je ne pouvais même pas avoir un regard extérieur sur l'événement. Je suis donc arrivée avec un regard neuf et assez neutre pour dire qu'il y avait des défis, entre autres, en ce qui concerne l'image du festival, de la façon dont il était « vendu » au public. Juste le nom du festival représente un gros défi: Les Rencontres internationales du documentaire de Montréal, c'est long et RIDM, pour la plupart des gens, ça ne veut rien dire. Plein de personnes autour de moi n'avaient jamais entendu parler du festival, j'avoue que ç'a été un coup dur. J'ai fait plusieurs rencontres de consultation avec des gens et l'impression qui se dégageait était que l'événement était austère, il s'agissait d'un petit groupe entre eux... Probablement que ce n'était pas exact, Charlotte va certainement confirmer le contraire, mais c'était l'impression que plusieurs en avaient. J'ai voulu qu'on revoie l'image, qu'on travaille avec une nouvelle équipe de graphistes, puis qu'on réfléchisse sur la façon de présenter le festival aux médias et au grand public. Les alliances qu'on allait faire étaient aussi super importantes à ce moment-là. Le développement de public se faisait depuis longtemps au sein de l'organisation, mais on a voulu le pousser plus loin. Plutôt que d'avoir un stagiaire pendant six mois, il nous fallait pouvoir rémunérer une personne dédiée à cela à l'année.

Il y avait cette idée de présenter des activités durant toute l'année?

Roxanne Sayegh: Oui. Nous avons souhaité développer des activités ponctuelles et d'autres cycles réguliers à l'année pour étendre notre action au-delà des 12 jours du festival. Ce que nous avons réellement mis en place l'année dernière: avoir différents programmes auxquels on attribue un budget conséquent et qui nous permettaient de rejoindre de nouveaux publics. C'est une chose à laquelle on

travaillait beaucoup au Mexique. Je savais que les RIDM pouvaient compter sur un public composé de cinéphiles, mais nous devions mettre en place des activités pour rejoindre ceux qui ne nous connaissaient pas, ceux qui pensaient que le documentaire, ça se limite aux reportages que RDI présente chaque soir... Comment dissocier le cinéma du reportage et comment bien vendre le documentaire qu'on aime? Pas seulement en termes de sujets, mais aussi en ce qui concerne les différentes approches cinématographiques. Il était important pour moi de faire cette distinction et d'amener le public à comprendre que c'était du cinéma qu'on lui offrait. Une partie de notre travail consiste à bien présenter le festival et à choisir le type de films qu'on a envie de défendre. Ensuite, il faut trouver la façon d'amener ce travail au public. Prenons, par exemple, Docville qui existe depuis plusieurs années. Au début, il s'agissait de rendez-vous ponctuels au Cinéma du Parc. L'année où je suis arrivée, c'était quatre projections à la Grande Bibliothèque. Ensuite, on a pensé que ce serait bien que cela devienne un rendez-vous mensuel. On a donc commencé à programmer à tous les mois un film qui n'avait jamais été présenté aux RIDM, une nuance importante. Aussi, nous avons entrepris de faire des projections dans des établissements scolaires de niveau secondaire ou collégial, francophones ou anglophones, publics comme privés. L'idée, c'est d'amener le documentaire, et des cinéastes si possible, où les jeunes sont. Créer des habitudes chez eux le plus tôt possible pour qu'ils mettent de côté leurs idées préconçues sur le documentaire: un genre ennuyeux et éducatif. Ça fait deux ans qu'on présente ces programmes scolaires. De plus, on a entamé une collaboration avec Cinéma sous les étoiles, une organisation qui fait des projections dans les parcs montréalais l'été, en présentant des films des RIDM de l'édition précédente. Ce partenariat permet à de nouveaux publics de nous découvrir tout en offrant à celui des RIDM des projections gratuites, à l'extérieur et dans un environnement informel et plus convivial. Ce type d'activités nous offre une présence régulière dans les médias et auprès des cinéphiles.

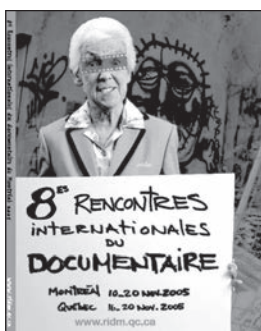
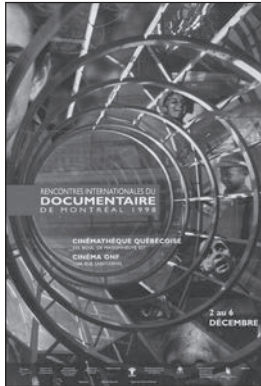
Et c'est payant, cette visibilité?

Roxanne Sayegh: Oui, mais il y a encore du travail à faire. Lors des soirées Docville, on a réalisé des sondages et certains chiffres nous ont vraiment

jetés à terre: de 30 à 40% des gens qui venaient à Docville n'avaient jamais entendu parler des RIDM! Donc, on développait un nouveau public. Ça veut dire qu'il y a encore beaucoup de monde qui nous découvre après 16 ans... Ce qui signifie que nous devons poursuivre notre travail de diffusion, d'ouverture du public, de démocratisation du documentaire. Il faut aussi développer de nouvelles alliances. Dans l'avenir, je vois des échanges avec d'autres secteurs artistiques de Montréal, qu'il s'agisse de la musique, des arts visuels... On pourrait, par exemple, faire des installations documentaires dans des galeries.

Passer d'un festival de 12 jours à des activités à l'année: comment ce changement s'est-il opéré? Ça prend des gens pour s'occuper de ces événements, des budgets supplémentaires. Dans quel ordre avez-vous procédé?

Roxanne Sayegh: Avant que j'arrive, pendant plusieurs mois de l'année, il y avait seulement deux personnes au bureau. Aujourd'hui, l'équipe permanente est composée de cinq ou six personnes. Ce changement s'est fait graduellement, certains postes ont été ouverts grâce à des subventions salariales d'Emploi Québec. L'année dernière, on a trouvé des partenaires pour Docville. Cinéma sous les étoiles, ça se fait avec un petit budget. Les projections scolaires ont pu être réalisées l'année dernière grâce au don d'une banque. Cette année, on a fait une campagne de financement. Et certaines de ces activités génèrent quand même des revenus. Pour Docville, on a des revenus de billetterie. Mais plusieurs activités nécessitent des subventions, ce qui nous oblige à travailler par projet et c'est épuisant. Je rêve du jour où les fonctionnaires vont comprendre qu'il faut arrêter de nous faire remplir 15 ou 20 demandes par année. Pour arriver à un budget de 700 000\$, ça prend plusieurs réponses positives... Et encore, ce budget, pour l'ensemble de nos activités, inclut toutes les sources de financement, pas seulement les subventions. Nous aurions besoin de beaucoup plus! C'est un de nos plus grands défis, on travaille à des projets fragiles parce qu'ils dépendent souvent d'un partenaire privé, d'une subvention... Ah, j'ai oublié de mentionner notre travail en prison. C'est un projet initié par Charlotte, peut-être que je peux la laisser en parler... On a les projections dans les écoles, celles, mensuelles, à Excentris, celles dans les parcs et on a les prisons. Quatre



grandes initiatives de développement de public et d'engagement communautaire hors festival.

Charlotte Selb : Le projet en prison, c'est peut-être plus de l'engagement communautaire que du développement de public... (rires)

Roxanne Sayegh : C'est certain qu'il y a des activités qui relèvent davantage du développement de public et d'autres de l'engagement communautaire. Nous avons une responsabilité, mais surtout une grande envie de partager notre goût pour le documentaire avec d'autres.

Charlotte Selb : L'idée des projections dans les prisons, c'est d'apporter aux détenus quelque chose qu'on aime. C'est un public qu'on n'a pas l'habitude de rencontrer, hyper enrichissant, pour nous et pour les cinéastes, puisque notre but est aussi d'amener les cinéastes en prison. La plupart disent d'ailleurs que c'est la projection la plus importante de leur vie. C'est un type d'échange passionnant! Tout cela s'est développé petit à petit, on a fait une projection dans la prison provinciale pour femmes à Tanguay pendant un festival, l'année d'après on a remis ça, puis on s'est dit qu'on pourrait en faire deux ou trois dans l'année. Par la suite, on a eu l'idée de faire un jury avec des détenues du pénitencier pour femmes de Joliette. En 2013, ça va être la troisième année qu'on a un jury de ce type. Et on a commencé à travailler avec la prison de Bordeaux.

Les personnes voient tous les films d'une section en prison?

Charlotte Selb : On leur présente une sélection, on est assez limité dans le nombre de films qu'on peut leur montrer. À Joliette, ce sont huit films. On y va une fois par semaine pendant les deux mois qui précèdent le festival afin que le prix de ce jury soit annoncé en même temps que les autres à la fin de l'événement.

Roxanne Sayegh : Il faut aussi tenir compte des environnements différents de ces établissements. Tanguay, Joliette, Bordeaux, ce n'est pas du tout les mêmes dynamiques. À Bordeaux, on travaille avec des prévenus principalement et, eux, ils n'ont pas d'activités. Tu sens que ce que tu leur apportes est un énorme cadeau, ils sont tellement reconnaissants, heureux d'avoir une activité.

J'imagine que les gouvernements doivent apprécier ce type de démarches.

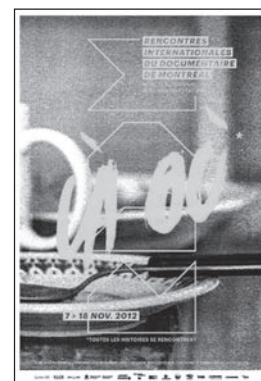
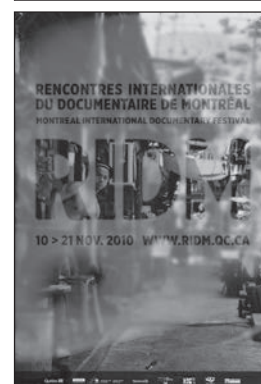
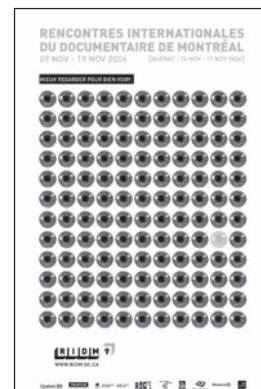
Roxanne Sayegh : Pour la première fois cette année, on a eu une subvention pour développer un projet d'ateliers d'écriture. Un projet qu'on fait avec Tanguay et Bordeaux seulement puisqu'il s'agit d'une subvention de la Ville de Montréal. Dans un premier temps, ils voient un film, en groupe de 30 à 40 personnes. On revient une semaine après avec un groupe réduit, ceux qui veulent travailler plus en profondeur le sujet du film, accompagné par un critique de cinéma qui va les diriger dans l'écriture d'un texte. C'est important pour nous que ce ne soit pas une simple projection, *idem* pour les projections scolaires. Ce travail de réflexion postvisionnement, d'échanges, je crois qu'il est essentiel avec le documentaire, ça fait partie de la dynamique que les gens recherchent et apprécient. Dans les écoles, les professeurs choisissent le film selon le sujet, rarement pour la démarche cinématographique. Cela peut les aider à mieux faire comprendre aux élèves une thématique qui aura été abordée à l'école. En prison, il y a souvent des liens qui se font avec la vie personnelle des participants qu'on n'aurait jamais imaginés.

Charlotte Selb : Ça passe beaucoup par l'émotion et par le vécu, c'est beaucoup ce rapport-là au cinéma, mais on voit de tout... À Joliette, on a eu des femmes qui avaient quand même une bonne culture cinématographique, une lecture qui pourrait ressembler à celle d'un critique de cinéma ou d'un programmeur de festival. Sur l'aspect formel d'un film, par exemple, ou l'originalité d'une démarche...

Roxanne Sayegh : Ce sont même des situations qui nous challengent, qui nous obligent à revoir le type de films qu'on leur présentait.

Quel bilan faites-vous, Roxanne Sayegh, de vos premières années? De vos objectifs de départ?

Roxanne Sayegh : Je disais tout à l'heure qu'il était important pour moi de m'approprier l'événement, mais je souhaitais aussi que toute l'équipe qui travaille au festival se sente impliquée et ait à cœur la cause et la croissance des RIDM parce que je voyais du potentiel pour les amener beaucoup plus loin. Je sentais qu'il fallait changer l'énergie, changer d'air. Dans les organisations qui durent et qui durent, je



crois qu'il est nécessaire qu'il y ait du roulement. Je ne pense pas rester aux RIDM pendant 10 ans! Il faut qu'il y ait une nouvelle énergie et de nouvelles personnes qui amènent d'autres idées à l'organisation, à l'événement. Actuellement, j'ai encore de l'énergie, Charlotte aussi; c'est pour cela qu'on est encore là cette année. Pour insuffler de nouvelles idées, il ne faut pas rester dans le convenu, dans le déjà-vu. Un autre de mes objectifs au départ était de donner au festival les moyens de grandir, surtout ne pas tomber dans la dynamique, très répandue, de se morfondre et de dire: « Ça va mal, on est pauvre, on ne peut rien faire! Donc, comme nous n'avons pas d'argent, on va garder ça au minimum. » Personnellement, j'ai envie d'opter pour une autre approche: montrons qu'on est capable de faire des choses avec peu d'argent. Un système D existe, il faut le pousser, l'explorer. Je ne dis pas que cela a toujours été facile... En 2010, ça s'est bien passé, on est allé chercher beaucoup de nouveaux commanditaires, ça a été une année de surplus. En 2011 aussi, mais 2012 fut une année financière difficile. Malgré cela, je pense que la question budgétaire ne doit pas être un frein. Il faut trouver des façons de se « virer de bord », que ce soit les projets qui nous amènent à aller chercher plus de sous, à nous développer. On ne peut pas attendre que l'argent arrive pour développer des projections dans les écoles, dans les parcs, etc. La première année, il faut le faire avec rien pour montrer que ça a une valeur et après on arrivera à attirer des partenaires. Je lis partout que Losique et d'autres se plaignent de problèmes de budget. On peut continuer à en parler sur la place publique, mais après un certain temps, il faut parler d'autres choses. Les RIDM se sont donné les moyens de leurs ambitions et ont pris confiance afin de montrer du documentaire à l'année, de tisser des alliances, d'être présents autant à l'international qu'au Québec. On souhaite pousser le plus possible le documentaire québécois à l'étranger pour qu'il soit mieux représenté dans des festivals. J'aimerais aussi pouvoir travailler avec des salles de cinéma dans des grandes villes proches de Montréal, comme Toronto, New York. Être un ambassadeur du documentaire québécois.

Les RIDM continuent de proposer des programmations très solides.

Charlotte Selb: Je n'ai jamais senti d'importants changements dans la vision de la programmation

des RIDM. Il y a toujours eu une envie de montrer les différents genres du documentaire, du documentaire d'auteur, des démarches artistiques... Cela dit, nous restons à l'affût des tendances, des courants. Ce qui a certainement changé par contre, c'est que nous avons plus de moyens pour travailler la programmation, on a plus de films, plus de gros noms, ça va se voir cette année encore, on va avoir plusieurs têtes d'affiche du documentaire. Heureusement parce que c'est plus compliqué qu'auparavant de programmer des films en festival, il faut désormais avoir un budget de programmation, ce qui n'était pas le cas auparavant. Mes deux ou trois premières années aux RIDM, on n'avait pas de budget de programmation, la diffusion de films ne se payait pas. (rires) Maintenant, c'est différent, les acteurs ne sont pas les mêmes, les gens demandent des *screening fees*, des droits de projection; il y a 10 ans, ce genre de choses n'existait pas. Les agents de vente internationaux n'existaient pas non plus. Pas en documentaire, du moins. Le paysage de la distribution a beaucoup changé.

Comment s'établit la programmation du festival?

Charlotte Selb: Ça fonctionne principalement à deux niveaux. Le premier repose sur nos voyages à Cannes, à Berlin, à Sundance, sur nos présences dans les festivals internationaux, sur la sollicitation de titres que nous y voyons. Pour les festivals où nous n'allons pas, nous passons leur programmation en revue et demandons à voir les films qui nous semblent intéressants, ceux qui ont gagné des prix, ceux des auteurs qu'on connaît... Nous faisons cela pour tous les festivals qui ont une vision artistique semblable à la nôtre. Il y a aussi l'appel à soumission. Pendant trois mois, du début avril jusqu'à la fin juin, on invite les gens, locaux et internationaux, à soumettre leurs films. Cette année, nous avons reçu 750 soumissions. Nous passons à travers toutes ces propositions grâce, notamment, à notre comité de présélection composé de sept ou huit personnes qui nous aident à faire un premier tri. À partir de là, on fait une *short list* et on diminue petit à petit jusqu'à la sélection finale. Nous ne sommes pas un grand festival en termes de nombre de films, on présente environ 80 films récents, plus une quarantaine de titres pour les programmes spéciaux et les rétrospectives. Au total, notre équipe voit environ 1 200 films. Voir toutes les soumissions nous occupe jusqu'à la mi-septembre. Puis, il y a les films qu'on



Une grande partie de l'équipe des RIDM. Au premier rang : Daniela Pinna, Apolline Caron-Ottavi, Charlotte Selb, Roxanne Sayegh, Caroline Rompré et Joanne Geha. Au second rang : Nicolas Krief, Marie-Laure Tittley, Carmel Scurti, Richard Brouillette, Marion Jégoux, Jérémy Verain, Sara Blaser, Gabrielle Dupont et Christophe Magnette — Photo: Éric Perron

continue de demander après la fermeture des soumissions, en particulier ceux des principaux festivals en été, c'est-à-dire Locarno, Venise, le TIFF, Marseille. Il arrive qu'on demande à voir des films qui ne sont pas encore terminés, mais c'est rare.

Quels sont vos premiers critères de sélection?

Charlotte Selb : Avant les critères de sélection, il y a ceux d'éligibilité. Nous n'exigeons pas des premières mondiales, internationales ou canadiennes, seulement une première québécoise. Le film ne doit pas avoir connu de sortie en salle, de passage à la télé ou de diffusion sur Internet, sauf bien sûr pour les web-documentaires auxquels nous consacrons une section spéciale. Nos choix sont guidés par des démarches artistiques qui nous interpellent, par l'originalité de l'écriture de l'auteur. Je dirais que c'est le premier critère. Après, c'est le fond de ce qui est abordé, le sujet du film, son intérêt... On cherche des films qui peuvent bien s'ancrer dans les sections du festival.

Que faut-il éviter de faire (dans son film) pour être sélectionné? On imagine aisément que l'accessibilité aux équipements a permis à des gens de s'improviser documentaristes.

Charlotte Selb : Il y a deux raisons pour lesquelles on refuse systématiquement un film. La première, c'est l'amateurisme. Quand c'est filmé tout croche, que le son est inaudible... La seconde, c'est lorsque des films répondent à des formats, à une formule toute faite : des têtes parlantes, une voix *off* qui dit au spectateur quoi penser, quelque chose de très normatif. Nous cherchons du documentaire d'auteur, c'est donc la démarche qui nous intéresse. Lorsqu'il s'agit de quelque chose de complètement convenu, il n'y a pas nécessairement un auteur derrière en train d'inventer une nouvelle écriture cinématographique. Il arrive que dans des formes très conventionnelles, il y ait des choses très fortes ou avec un sujet assez important pour mériter d'être montré, mais on ne veut pas présenter 120 films conventionnels.

Roxanne Sayegh : Elle a oublié la règle du doublage. Un film doublé, c'est *out!*

Charlotte Selb : C'est déjà un type de formatage, parce que le doublage, c'est quelque chose qui se fait en télé, pas au cinéma.

Roxanne Sayegh : Il y a par contre de la bonne télé qui se fait. Récemment, j'ai vu plusieurs excellents films produits par Arte, du vrai cinéma, avec de vraies démarches, de véritables auteurs qui ne copient personne, qui trouvent leur propre voie. Ce qui me jette à terre, c'est quand je vois des films qui ne me font penser à rien d'autre, ça fait ma semaine! Mais pour tomber sur un bon, je dois en voir plusieurs moyens, évidemment. De très nombreux films se font et on ne peut pas tout passer, il faut trancher, on n'a pas 432 places comme le FFM, on en a seulement 120 et encore, avec les trois rétrospectives. C'est un avantage d'avoir seulement 80 places pour les nouveaux films. Ça oblige à être exigeants dans nos critères de sélection, à trouver des objets rares.

Quel est votre rôle dans la programmation, Roxanne Sayegh?

Roxanne Sayegh : Il est certain que je vois beaucoup moins de films que Charlotte. Je voyage dans les festivals, je rencontre des cinéastes, je fais de la recherche, je lis sur ce qui se fait, mais je dois partager mon temps entre mes tâches de directrice générale et celles de membre de l'équipe de programmation. J'ai beaucoup réfléchi à ça depuis le début. Je me suis demandé si je ne devrais pas faire seulement une des deux tâches, me concentrer uniquement sur l'administration et la gestion, mais j'aime trop le documentaire pour me retirer complètement de la programmation. Il y a plusieurs festivals en Amérique et en Europe qui ont un directeur administratif et un directeur artistique, mais j'aurais une grande frustration si je ne faisais que m'occuper du budget, des ressources humaines et des partenaires.

À propos de vos sections compétitives, pourquoi séparez-vous les films nationaux des internationaux?

Charlotte Selb : Je pense que c'est un modèle qui fonctionne. Cela permet de donner plus de place à la production locale et nous assure que chaque année un film d'ici va gagner un prix.

Roxanne Sayegh : Tous les films ne sont pas éligibles à tous les prix. Par exemple, pour le prix de la relève, les films internationaux ne sont pas considérés. Pourquoi? On fait des choix. C'est très difficile de prendre des décisions sur ce genre de sujets, mais elles ne sont pas prises en cinq minutes.

Et quels films mettez-vous dans la section « présentation spéciale »?

Charlotte Selb : On va mettre dans cette section des films de grands cinéastes, des grands noms de la planète documentaire ou des films qui se sont fait remarquer au cours de la dernière année. Il peut s'agir de films de cinéastes inconnus, comme **5 Broken Cameras** en 2012, un des titres les plus marquants de l'année. On a choisi de le mettre dans cette section qui est un peu le tapis rouge du festival.

Mais un film que vous mettez dans la section « présentation spéciale » ne pourrait-il pas être plutôt en compétition internationale?

Charlotte Selb : Dans la section « compétition internationale », on souhaite présenter des nouveaux regards, des auteurs émergents, sans que ce soit nécessairement leur premier film.

Roxanne Sayegh : On ne va pas mettre les grands noms en compétition. C'est une des façons de trancher. Personnellement, mes films préférés sont dans la compétition internationale. Je ne devrais pas le dire, mais c'est là que je mets les films les plus audacieux, des cinéastes moins connus qu'on espère suivre et voir encore dans 10, 20 ou 30 ans...

Et pour ce qui est du film d'ouverture, comment le choisissez-vous?

Charlotte Selb : D'une année à l'autre, on fait des choix très différents. Parfois, on va opter pour un truc fédérateur, une autre année, ce sera un coup de cœur de l'équipe ou encore un film d'un auteur qu'on respecte. Il y a deux ans, on a ouvert avec **Crazy Horse** de Frederick Wiseman, qu'on savait parfaitement être un film pas du tout grand public : ça dure presque trois heures, il n'y a quasiment aucun dialogue... Mais cette année-là, on avait une rétrospective Wiseman, une des plus grandes légendes du documentaire. L'an dernier, notre choix

n'était pas non plus facile. En présentant **The End of Time** — un coup de cœur de l'équipe —, on voulait soutenir l'auteur qu'est Peter Metler. Il y a trois ans, on a ouvert avec **Les Fros** de Stéphanie Lanthier. Cette fois, il y avait un côté facile, sympathique, grand public. Donc là, c'est plus un petit bonbon pour la communauté locale. Mais avec des choix semblables, nos invités de l'étranger ne comprennent pas toujours la pertinence de notre décision.

Roxanne Sayegh: On ne veut surtout pas faire de choix prévisibles, que le public ou le milieu se dise que cette année, les RIDM vont ouvrir avec tel film parce que c'est lui qui est *hot*, on ne veut pas que ce soit convenu.

Charlotte Selb: On a aussi des restrictions. Par exemple, on ne veut pas ouvrir avec un film qui n'aurait pas de sous-titres français, on veut que ce soit accessible idéalement aux deux publics, au moins au public francophone. Ça limite forcément le choix.

Quelle est la proportion de films accessibles en français aux RIDM?

Charlotte Selb: Environ 50%. Ça varie un peu d'une année à l'autre. C'est un problème de fond. On est dans une province francophone, mais il n'y a aucun programme qui peut aider à faire sous-titrer les films ni aucune ressource abordable pour les festivals, et c'est très cher de faire sous-titrer un film. Que reste-t-il comme option? Soit de se limiter aux films francophones, ce qui n'aurait aucun sens parce que ce n'est pas un critère de sélection artistique, soit d'essayer d'avoir un équilibre. On demande systématiquement si c'est possible d'avoir une copie sous-titrée. Et puis, on a quand même une certaine sensibilité pour la production française, suisse, belge et nord-africaine. Nous essayons d'avoir un équilibre pour que tout le monde puisse y trouver son compte. De toute façon, il n'y a personne qui voit les 120 films du festival. Si on arrive à un moitié-moitié, je pense que c'est quelque chose d'acceptable.

Roxanne Sayegh: Il est certain que cela crée des déceptions et des frustrations. Ça touche aussi nos conférences, nos leçons de cinéma... Chaque année, on a des crises à gérer. L'année dernière, on avait

une discussion sur le cinéma politique avec une cinéaste syrienne, un cinéaste palestinien, un cinéaste américain et un cinéaste québécois. Nous ne pouvions pas avoir de traduction simultanée, ce qui coûte 600\$ pour une conférence ou 1 200 \$ par jour. On l'a fait les années où on pouvait se le payer. Il arrive que dans le public, il y ait des gens qui se fâchent et qui voudraient que ça se passe en français.

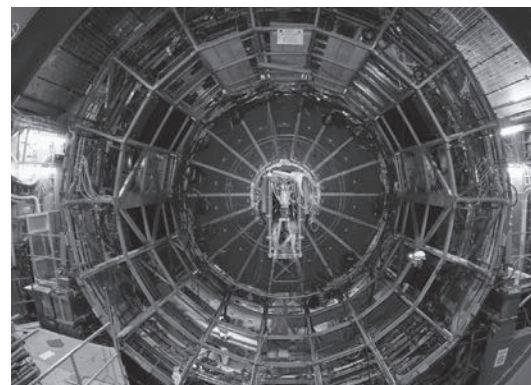
Charlotte Selb: Parfois, c'est le public qui se fâche et d'autres fois, ce sont des invités étrangers: « Vous m'avez invité ici et je ne comprends pas vos conférences! » La seule chose que nous puissions faire, c'est essayer d'avoir une offre diversifiée pour chacune des deux populations. Idéalement, toute notre programmation serait accessible dans les deux langues. Quand on va dans les festivals qui ont plus d'argent que nous, c'est la règle, bien entendu.

Roxanne Sayegh: Ils n'ont pas le choix, en fait. En France et en Suisse, ils n'ont pas le choix. Le directeur du film de Marseille m'a déjà dit: « Comment se fait-il que tu aies le droit de faire cela? »

De quelle façon l'idée d'une rétrospective vous vient-elle?

Charlotte Selb: Généralement, on en discute pour l'année suivante juste après le festival, en décembre. On établit une liste de trois ou quatre auteurs ou thématiques ou pays qui nous intéressent et on commence à travailler sur ces choix dès janvier. Ça prend neuf mois pour préparer une rétrospective.

Roxanne Sayegh: Ce que je trouve intéressant de nos trois programmes spéciaux de cette année, c'est qu'ils ne se ressemblent pas du tout. On a un focus sur un cinéaste, un autre sur une série et un troisième sur un laboratoire de cinéma avec plusieurs



Crazy Horse, Les Fros et The End of Time

auteurs. Ce n'est pas, comme souvent, trois rétrospectives sur des cinéastes légendes, trois hommes de 60 ans et plus. Il est nécessaire de reconnaître le talent de cinéastes expérimentés, mais il y a aussi d'autres choses qui se font en cinéma. Cette année, je trouve très intéressant de pouvoir présenter le travail du Sensory Ethnography Lab de l'Université Harvard, un laboratoire émergent de plus en plus connu. Ce sera la première rétrospective de leurs films, plusieurs auteurs seront présents, des cinéastes aux démarches aussi différentes que complémentaires. Et puis, il y a la série franco-belge *Strip-Tease*, constituée de courts métrages, qui a été faite pour la télé pendant 30 ans, avec différents réalisateurs et filmée dans des environnements très variés. Je trouve ça intéressant de pouvoir varier les tons : *Strip-Tease*, ça n'a rien à voir avec le cinéma de Marcel Ophuls qui constituera notre troisième rétrospective. Cette variété de propositions permet de montrer au public que le documentaire est diversifié.

Pour obtenir certains titres, j'imagine que la notoriété des RIDM favorise davantage l'événement.

Roxanne Sayegh: Absolument! Les RIDM ont beaucoup d'écho, que ce soit dans les médias sociaux, les médias traditionnels ou encore avec le bouche-à-oreille. La plupart des cinéastes qui ont fréquenté les RIDM ces dernières années ont réalisé comment leur prochain film pourrait en bénéficier, un documentaire peut être davantage mis de l'avant que dans d'autres festivals.

Charlotte Selb: Effectivement. C'est tout de même mieux que de faire une sortie au FFM parmi 450 films. Il est certain que le film a plus de chance de ressortir dans une programmation plus réduite. Cela dit, je pense que tout doit se faire dans un rapport de transparence et d'honnêteté avec les cinéastes. S'il y a deux festivals qui bataillent pour un film, il s'agit d'expliquer au cinéaste: «Voici ce qu'on te propose... Est-ce que tu seras en compétition ou non à l'autre festival? Ici, tu pourrais gagner tel ou tel prix. Est-ce que, comme nous, ils t'invitent?» C'est au cinéaste ensuite de décider où son film sera le mieux servi.

Roxanne Sayegh: Les cinéastes étrangers qui viennent présenter un film aux RIDM ont une belle

expérience, les cinéastes québécois aussi. Ils voient que le public est engagé et intéressé à s'impliquer, qu'il pose des questions, discute, en plus d'être hyper ouvert à différentes démarches. C'est aussi un festival avec 80 invités étrangers, il y a donc beaucoup de monde à rencontrer. C'est un événement pas trop petit, pas trop grand, de taille moyenne et la plupart des invités nous recommandent de garder ça comme c'est, de ne pas essayer de devenir un Hot Docs québécois.

Les projections avant 17h en semaine sont gratuites pour les étudiants et les aînés. Voilà une mesure unique aux RIDM! Une action à double objectif: élargir les publics et aider les citoyens moins fortunés?

Roxanne Sayegh: Tout à fait.

Charlotte Selb: D'une part, ce n'est pas un nombre très élevé de séances, ça ne représente pas la moitié de celles-ci. D'autre part, il y a toute une partie de la population qui ne peut pas venir à ces séances d'après-midi puisqu'elle travaille jusqu'à 17h. En général, ce sont des salles qui ne sont pas complètes. Si le cinéaste est présent, autant que la salle soit pleine avec des gens qui n'ont pas payé.

Avec le succès des dernières années, comment le festival peut-il progresser encore? Votre assistance en 2012 était de 40 000 spectateurs.

Roxanne Sayegh: Nos salles sont pleines à 66%, il reste encore 34% à combler... (rires) Non mais c'est vrai, il y a encore de la place dans nos salles. Pour nos projets à l'année, j'aimerais qu'on puisse «consolider» nos actions, s'assurer que ces activités continuent à exister et avoir un financement d'une année à l'autre. Est-ce qu'on fait encore le projet avec les prisons le printemps prochain? Je ne le sais pas. Ça va dépendre si la Ville nous donne une subvention ou si on arrive à aller chercher les sous auprès d'une fondation. Le financement de ces activités parallèles est encore fragile. Le festival est plus solide. Je n'ai plus peur, par exemple, de perdre une subvention comme celle de la SODEC. Je crois que nous sommes arrivés à gagner la confiance de tous les organismes subventionnaires. On se démarque même. La SODEC m'a dit que cette année, on avait fait la meilleure demande, que les RIDM étaient le festival le plus convaincant, le mieux articulé, avec

les meilleurs objectifs. C'est super encourageant, ça signifie que notre vision d'avenir se tient et qu'elle réussit à convaincre au-delà de notre seule équipe ou de notre conseil d'administration. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas du travail à faire encore. En matière de développement, je crois qu'on peut accompagner le documentaire dans toutes les formes qu'il explore actuellement. C'est pour cela que l'année dernière, on a ouvert une section pour le web-documentaire ou projet interactif, parce qu'ils ne vivent pas seulement sur le Web ces projets. Cette année, on passe de cinq à huit projets. Les salles étaient pleines l'année dernière. On s'était demandé si on ne devait pas rendre cela gratuit étant donné que les projets étaient déjà en ligne. On se disait : « Pourquoi les gens se déplaceraient-ils en salle ? » Finalement, les créateurs étaient là, il y avait une séance de navigation assistée, avec deux projets côte à côte dans une même séance et c'était *sold out*. Les trois séances!

Dans l'édition 2013 en préparation, qu'est-ce qui vous allume particulièrement?

Roxanne Sayegh : Notre nouveau QG à l'ancienne École des Beaux-Arts de l'UQAM. Je pense que ça va créer une belle dynamique. On va avoir beaucoup de place et l'impression d'être chez nous. À la Cinémathèque, on était un peu à l'étroit et dans le corridor... Il y aura à ce nouvel endroit la billetterie centrale, l'accueil des médias, des invités et des bénévoles, un café ouvert toute la journée, un lounge-bar, des postes de visionnement sur demande, des installations documentaires, des débats, des conférences, des lectures, etc. On va s'approprier les lieux et je crois que ça va nous faire grandir encore.

Charlotte Selb : Pour ma part, je dirais nos compétitions courts et moyens métrages. On montre très peu de films dans les deux sections, mais cette année, elles sont solides en *criss*! Il y a encore quatre ans, on s'arrachait les cheveux pour trouver de bons courts et là, on va présenter de beaux petits bijoux.

Sur ces belles promesses, agréables Rencontres mesdames! ■

